Prévost, Augustin
Le retour d'Astrée

[illegible]

ASTREE

[illegible]

LE RETOUR D'ASTRÉE,

OU

LA CORRECTION DES MŒURS,

PIECE ALLÉGORIQUE et MITHOLOGIQUE,

EN UN ACTE ET EN PROSE;

PAR PREVOST, Artiste dramatique et Directeur du Théâtre sans Prétention.

Représentée, pour la première fois, à Paris, le 15 Pluviôse, an VIII de la République.



A PARIS,

Chez FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N°. 25, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes.

AN X. (1802.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ASTRÉE.	mad. *Lacroix.*
Le GRAND-PRÊTRE.	*Josquin.*
Un AVOUÉ.	*Robert.*
ROSELINDE.	mad. *Emélie.*
Un MARCHAND.	*Lacroix.*
Une BAVARDE.	mad. *Prévost.*
ERASTE.	*Leroy.*
PHILINTE.	*Sallé.*
JULIE.	mad. *Victoire.*
Un FINANCIER.	*Dugy.*
Une POISSARDE.	mad. *Leautier.*
Un IVROGNE.	*Prévost.*
La PAIX. } Personnages muets.	
La LOI. }	
Troupes de Peuples.	

La Scrène peut se passer dans tous les lieux du monde habité.

Nota. J'observe aux Directeurs qui voudroient faire représenter cet Ouvrage, dans le cas où le nombre d'acteurs pour remplir les personnages leur manqueroient, qu'il est facile d'y rémédier, en faisant jouer au même plusieurs rôles, ou d'en retrancher ceux dont ils jugeroient à propos.

LE RETOUR D'ASTRÉE,

PIECE ALLEGORIQUE.

Le Théâtre représente une Forêt, dont le rideau se lève pour laisser voir le Temple de la Déesse.

SCÈNE PREMIERE.

LE GRAND-PRÊTRE, *seul.*

ME voici dans cette forêt silencieuse où la divine Astrée rendoit autrefois ses oracles. O vous, fille de Jupiter et de Thémis ! vous aviez quitté le ciel pour habiter la terre tant que dura l'âge d'or, tems auquel les mortels vivoient dans la plus grande innocence ; ils ne connoissoient alors que le désir de se rendre service les uns les autres ; ils ne connoissoient point l'ambition, l'avarice ni le parjure ; ils n'avoient d'autres besoins que ceux de la vie. La terre, femme du ciel, produisoit alors de quoi nourrir ses enfans, chacun dans le lieu qu'il habitoit. Mais Saturne ayant été obligé de céder à la fureur de Jupiter, son fils, et s'étant sauvé dans le *Latium*, enseigna aux hommes une nouvelle manière de se conduire, et qui les rendit moins heureux. Ce ne fut plus alors que l'âge d'argent, puisque l'injustice commença à se développer chez eux. Thémis vous ayant donné pour sœurs, la LOI et la PAIX, vous a rappelé au ciel pour jouir de leur amitié, et vous plaça dans le signe de la Vierge. Depuis ce tems, les hommes se sont livrés à l'injustice et au libertinage, ce que nous avons appelé l'âge d'airain. Alors, chacun se croyant plus habile que l'autre, a voulu régir et commander : de-là sont venus les différentes opinions, ce qui a désuni les hommes entièrement, et les a portés au point de s'entr'égorger les uns les autres, ce que l'on peut appeler l'âge de fer. Cependant, éclairés par une longue suite de malheurs, ils paroissent fatigués

de se nuire à eux-mêmes, et au commencement de ce siècle, ils se disposent à changer leur fureur en bonté.

Si vous étiez touchée de leur malheureuse situation, que vous daigniez, par vos leçons, contribuer à les corriger entièrement, alors, vous pourriez venir de nouveau habiter cette terre, ainsi que la Loi et la Paix, vos sœurs, de même que Thémis, votre mère. C'est alors que nous jouirions du parfait bonheur. (*Le tonnerre gronde.*) Divinité bienfaisante, vous exaucez mes vœux! les mortels peuvent donc espérer de vous revoir et d'entendre vos oracles?

(*Le rideau de fond se lève, et laisse voir le temple d'Astrée. La déesse au milieu.*)

SCENE II.

LE GRAND-PRÊTRE, ASTRÉE.

ASTRÉE.

ORGANE des peuples qui ont confiance en toi, je me rends à ton invocation. Tu as cru que les hommes étoient disposés à revenir de l'erreur où ils sont tombés; mais que tu ès éloigné de connoître le fond de leurs cœurs, les peines et les privations qu'ils ont essuyées sur la fin de ce siècle, les ont mis dans la nécessité d'avoir recours à tout ce qu'ils croyent capable de changer leur sort; mais ne craindrois-tu pas que leur ingratitude ne me fasse regretter d'avoir fait luire pour eux l'aurore du bonheur? Les hommes ne sont pas encore assez justes pour que je puisse me montrer à eux pour leur reprocher leurs défauts. Ils pourroient violer mon temple et briser mes autels; alors, la nature seroit confondue et ne seroit plus qu'un cahos. La Paix et la Loi, desquels je ne puis me séparer sans que les mortels n'éprouvent toutes les peines attachées à la foiblesse humaine, me feroient résoudre de retourner au ciel, et les malheurs qui en suivroient seroient irréparables. Mais je veux te laisser le soin de les interroger sur ce qu'ils désirent savoir.... Sans me montrer je leur prescrirai ma volonté; s'ils sont dociles et répentants de leurs égaremens, alors je pourrai me décider à satisfaire à ta demande. Je vais envoyer Mercure pour leur annoncer que je veux les entendre sous la forme d'un nuage, et leur répondre énigmatiquement.

(*Le tonnerre gronde. Il descend un nuage qui couvre la déesse.*)

SCÈNE III.

LE GRAND-PRÊTRE, *seul*, *le nuage*.

Déesse bienfaisante, vous allez rendre la vie à tous les peuples, en consentant de vouloir les entendre; vous les trouverez dignes que vous vous intéressiez à leur sort. Depuis long-tems, privés du bonheur, ils vont avec joie souscrire à toutes vos volontés. Voici un mortel qui s'avance. Auroit-il déjà connoissance de ce que la divine Astrée a résolu de faire?

SCÈNE IV.

LE GRAND-PRÊTRE UN AVOUÉ.

L'AVOUÉ.

Serviteur vénérable, vous n'êtes pas instruit du sujet qui m'amène?

LE GRAND-PRÊTRE.

Non: mais si vous daignez me le dire, et qu'il soit en mon pouvoir de répondre à votre demande, je le ferai avec plaisir.

L'AVOUÉ.

Sachez donc que je suis issu de race de procureur, que mes parens me firent donner l'éducation convenable afin que je puisse les remplacer un jour dans la robe; mais les choses ayant changé de face, je me suis trouvé trompé dans mes espérances et déchu de tout emploi. Je mangeai successivement mon revenu et celui de mes pères. Je m'apperçois enfin qu'il faut un état pour vivre. Comme je suis aux aguets pour saisir la première occasion qui se présentera, je viens d'apprendre par l'organe du messager des dieux, que la divine Astrée consent d'indiquer aux mortels la conduite qu'ils doivent tenir, afin qu'elle se décide à venir habiter parmi nous. Ainsi, permettez-moi d'avoir l'honneur de vous présenter ma requête verbale, à l'effet de participer en ce jour aux faveurs que cette divinité veut bien accorder à tous ses cliens. J'ai plusieurs demandes incidentes à former, et je désirerois avoir une favorable audience.

LE GRAND-PRÊTRE.

Voyons: parlez.

L'AVOUÉ.

Je voudrois que notre divinité inspirât à toute la na-

tion l'esprit de dissention, de rumeur, de discorde, de division, de chicane.

LE GRAND-PRÊTRE.

Qu'osez-vous souhaiter? Les peuples n'y sont déjà que trop enclins.

L'AVOUÉ.

Que les créanciers ne fissent aucune grace à leurs débiteurs; que les propriétaires fassent vendre les meubles de leurs locataires; que les marchandes de modes ne fissent que saisir et revendiquer toutes les bigarrures de la coquetterie dont elles ne font crédit que pour accréditer celles qui les portent.

LE GRAND-PRÊTRE.

L'on verroit bien des filles dépouillées de leur plus grand mérite.

L'AVOUÉ.

Je voudrois que les maris et les femmes plaidassent en divorce; les tuteurs, les pupiles, les veuves, les orphelins et toutes les familles eussent ensemble des discussions judiciaires.

LE GRANE-PRÊTRE.

Vous devez savoir que la sagesse de nos loix s'oppose formellement à de pareilles licences. Croyez-moi, si vous désirez que notre déesse vous soit favorable, formez d'autres souhaits. Vous paroissez avoir de l'éloquence, servez-vous en pour éclairer la classe qui se trouve moins instruite que vous; devenez leur protecteur auprès des tribunaux; faites connoitre leur bon droit; ce n'est qu'à cette condition qu'elle peut vous être favorable. Ce n'est qu'en soutenant la justice, que l'on peut espérer de l'obtenir d'elle.

L'AVOUÉ.

Je m'apperçois que votre raisonnement est juste; et je me soumets à sa volonté.

LE GRAND-PRÊTRE.

Divinité suprême! daignez-vous rendre aux vœux de ce mortel!

ASTRÉE.

« Elle jette *un paquet de plumes* sur le théâtre; le Grand-
» Prêtre les ramasse et les donne à l'Avoué ».

LE GRAND-PRÊTRE.

Voilà la réponse de la déesse.

L'AVOUÉ.

Je la remercie infiniment. Elle me prouve qu'elle ne veut point que je change d'état.

LE GRAND-PRÊTRE.

Oui; mais ces plumes ont deux acceptions. on vous les donne pour écrire, ne vous en servez pas pour voler.

L'AVOUÉ.

J'ai trop d'obligation à la déesse, pour faire jamais rien qui puisse lui déplaire. Serviteur.

SCENE V.

LE GRAND-PRÊTRE, *seul.*

En voilà déjà un de content. Je souhaite que tous les autres qui se présenteront éprouvent le même sort. Oh! je ne demeurerai pas longtems seul, voilà déjà quelqu'un qui s'avance.

SCÈNE VI.

ROSELINDE, LE GRAND-PRÊTRE.

LE GRAND-PRÊTRE.

Que cherchez-vous, la belle enfant?

ROSELINDE.

Vous voyez en moi une fille que la curiosité ammène en ces lieux. J'ai des desirs qui sont à l'infini.

LE GRAND-PRÊTRE.

Je vais les satisfaire.

ROSELINDE.

J'en doute, car j'en ai une confusion.

LE GRAND-PRÊTRE.

Il est vrai que les désirs d'une fille de votre âge sont plus faciles à deviner qu'à contenter.

ROSELINDE.

Je me nomme Roselinde. Je suis d'un caractère vif, folâtre, enjoué, badin. Mon goût pour la variété est inexprimable. J'aime singulièrement les douceurs, les fleurettes, les égards, les politesses et les éloges. Cette façon de penser me semble fort naturelle; et cependant, ma curiosité seroit de savoir comment on me regarde dans le monde?

LE GRAND-PRÊTRE.

Quoi, vous l'ignorez?

ROSELINDE.

Assurément. Vous savez que les complimens se font toujours bien haut; mais les vérités ironiques se débitent tout bas.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous voudriez donc être instruite de ce que l'on pense de vous?

ROSELINDE.

Je brûle de le savoir.

LE GRAND-PRÊTRE.

Divinité souveraine! daignez nous apprendre pour qui passe Roselinde dans l'esprit de nos citoyens. (*il paroît une girouette.*) Cette figure emblématique annonce l'inconstance de votre esprit.

ROSELINDE.

Une girouette!

LE GRAND-PRÊTRE.

Consolez-vous.

ROSELINDE.

Je suis toute consolée. Je ne suis pas la seule femme à qui l'on puisse attribuer cette devise; mais je vous dirai de plus, que j'ai un amant et je voudrois savoir si j'en suis aimée?

LE GRAND-PRÊTRE.

Comment le nommez-vous?

ROSELINDE.

Eraste.

LE GRAND-PRÊTRE.

Roselinde est-elle aimée d'Eraste.

(*Il paroît le mot* Non.)

ROSELINDE.

Comment non? je ne suis pas aimée! est-il possible, après toutes les protestations d'amour? Et pourquoi se propose-t-il donc de m'épouser s'il ne m'aime pas?

LE GRAND-PRÊTRE.

Dans les derniers siècles on s'épousoit quand on vouloit, et l'on s'aimoit quand on pouvoit.

ROSELINDE.

Il y a du tems que je ne l'ai vu, il faut que je cherche à le rejoindre pour lui reprocher sa froideur, son indifférence, sa perfidie. Mais, où le trouverai-je présentement?

LE GRAND-PRÊTRE.

Regardez. *Il paroît ces mots* chez Julliet, *ou le nom du restaurateur à la mode.*

ROSELINDE.

Chez Julliet? c'est le restaurateur à la mode. Puis-je savoir ce qui l'occupe là? (*il paroît une toupie.*) Ah! ah! ah! le grand nigaud qui joue encore à la toupie.

LE GRAND-PRÊTRE.

L'amusement comme vous voyez est bien innocent.

ROSELINDE.

Oui mais s'il venoit à m'épouser, je voudrois qu'il m'enrichisse. Il a du bien, mais on dit qu'il doit; et je vou-

drois savoir, ses dettes étant payées, ce qui pourroit lui rester ? (*il paroît zéro.*)

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous le voyez zéro, c'est-à-dire rien.

ROSELINDE.

Rien, ce n'est pas là mon compte et je romps tout Commerce avec lui. Mais je suis lasse du célibat. Je ne suis pas riche, mon talent, mes graces, mon esprit que pourroient-ils me procurer ? (*il paroît le mot Rien.*) Rien encore ? Quoi, parce que je serai sans fortune, il faudra que je vive sans époux ? Et que me rapportera donc ma vertu ? (*il paroît le mot Estime.*)

LE GRAND-PRETRE.

Vous voyez ? l'estime des honnêtes gens. Par ce moyen vous pouvez espérer d'être heureuse un jour. Recherchez votre amant afin de captiver son cœur ; faites en sorte par votre constance de le faire revenir de son égarement. Amenez-le ici, et nous tâcherons de le faire revenir de ses écarts de jeunesse.

ROSELINDE.

Je vais suivre votre avis. Je me sens soulagée d'un poids qui m'accabloit. J'ai reçu de vous une consolation dans mes peines, et je reviendrai vous voir si je ressens de nouvelles inquiétudes.

SCÈNE VII.

LE GRAND-PRÊTRE, *seul.*

VOICI encore une femme dont on peut espérer du changement dans les mœurs ; mais nous ne sommes pas encore au bout. Des années ne suffiront pas pour le but que nous nous proposons. Voici un homme dont l'air est pensif et rêveur. Ecoutons-le pour savoir le sujet de ses inquiétudes.

SCÈNE VIII.

UN MARCHAND, LE GRAND-PRÊTRE.

LE MARCHAND.

PAR ma foi, je m'y perds : j'ai beau compter, calculer, je vends beaucoup et je me trouve toujours vis-à-vis de rien... Ah ! c'est vous que je cherche. Je suis marchand, j'ai des déchets considérables, et je voudrois en pénétrer la cause.

LE GRAND-PRÊTRE.

On pourra vous instruire. Êtes-vous marié ?

LE MARCHAND.

Oui, vraiment. J'ai même une jeune femme que je ne saurois venir à bout de mettre à la raison.

LE GRAND-PRÊTRE.

C'est déjà un tort que vous avez eu de prendre une femme dont l'âge ne réponde pas au vôtre : et peut-être avec cela, n'êtes-vous pas d'un caractère doux ?

LE MARCHAND.

Je vous avoue que je ne me laisse pas mener par le bout du nez.

LE GRAND-PRETRE.

Eh bien ! humanisez-vous davantage, c'est par la douceur, la politesse, les complaisances que les maris viennent à bout de soumettre leurs femmes.

LE MARCHAND.

Et moi je pense le contraire. Quand nous en faisons nos idoles, quand nous fléchissons le genoux, nous leur donnons plus de facilité à nous tromper.

LE GRAND-PRETRE.

Soyez sûr que c'est par la bonté que l'on gagne les esprits.

LE MARCHAND.

Oui, mais les esprits féminins ne se manient pas comme d'autres.

LE GRAND-PRETRE.

Vous êtes donc fort mécontent de votre femme.

LE MARCHAND.

Je vous en réponds.

LE GRAND-PRETRE.

Voulez-vous que la déesse prescrive à votre femme ce qu'elle doit faire selon la manière dont vous vous comporterez avec elle ?

LE MARCHAND.

Très-volontiers.

LE GRAND-BRETRE.

Daignez-nous dire, sage et juste déesse, ce que doit faire la femme de ce bon citoyen, s'il ne se conduit pas avec douceur ? (*On entend un bruit de plusieurs cloches*). Vous l'entendez : Grand Carillon.

LE MARCHAND.

C'est leur première ressource. Madame la déesse on voit bien que vous êtes femme, vous parlez en faveur de votre sexe.

LE GRAND-PRETRE.

Vous devriez-vous trouver heureux qu'elle ne fasse pas comme de certaines femmes.

LE MARCHAND.

Que peut-on avoir de pis ? (*Il paroît des cornes*). Des cornes ! voilà donc une de leurs ressources ? mais je ne crois pas la mienne de cette humeur, elle est chagrine, sombre, mélancolique. Je serois curieux de savoir qu'elle est son occupation familière ? ce qu'elle prend pour se dissiper ?

LE GRAND-PRETRE.

Vous allez l'apprendre. (*Il paroît un jeu de cartes*). Vous voyez, elle prend des cartes.

LE MARCHAND.

Allons, ne cherchons pas plus loin, ma femme est joueuse. Voilà la cause de ma décadence, de ma perte, de ma ruine, Je ne peux plus y tenir. Il faut que je la quitte, que je renonce à mon état, à mon commerce, à tout enfin. Mais vous, qui êtes si savante, dites-moi, comment me retirerai-je ? (*Il paroît un bâton blanc que le Grand-Prêtre donne au marchand*). Est-il possible ! le bâton blanc à la main ! Non ! je possède encore dans ce porte-feuille un bon nombre d'effets payables au porteur, je vais prendre le chemin que m'ont frayé depuis long-tems quantité de mes confrères. Partons et ne perdons point de tems.

SCENE IX.

LE GRAND-PRÊTRE, *seul.*

Il s'en va bien en colère. Mais que va-t-il faire ? (*Il paroît une lune avec un trou*). Un trou à la lune. Ne le voilà pas mal corrigé. Je vois déesse que s'il y en a beaucoup comme lui, vous ne vous montrerez pas si-tôt à leurs yeux.

SCÈNE X.

LA BABILLARDE, LE GRAND-PRÊTRE.

LA BABILLARDE.

Voyons donc cette déesse qui nous promet de si belles choses. J'ài bien peur aussi qu'elle ne promette plus qu'elle ne pourra tenir. Ah ! monsieur le Rabi, je suis bien votre très-humble servante ; vous allez peut-être dire que je suis bien pressée, car j'arrive sûrement la première au rendez-vous ; mais que voulez-vous ? la curiosité est le défaut de notre sexe. Je viens donc consulter votre déesse pour savoir si mon sort changera bientôt ? Ce n'est sûre-

ment pas une tireuse de cartes? car j'ai eu la manie de consulter toutes ces devineresses. elles m'ont pris mon argent pour me rompre la tête d'une infinité d'inepties, de platitudes qui n'avoient pas le sens commun; et dans tout cela, pas un mot de vérité. Je ne sais pas seulement comme il y a des gens assez simples pour ajouter foi à leurs prédictions, et cependant j'en vois tous les jours qui s'y laissent attraper. De-là naissent les querelles dans le ménage, la désunion des familles. Ce sont bien les plus abominables mégères que jamais l'enfer ait vomi sur la terre. Vous ne pouvez faire un pas dans les rues que vous ne rencontriez de ces bruleuses de maisons qui vous excèdent pour vous faire prendre leurs adresses sur un petit morceau de papier où l'imprimeur n'a seulement pas mis la moitié des lettres qu'il faut pour faire les mots. Détournez-vous pour ne pas les recevoir, vous tombez sur un autre qui vous présente un moyen sûr de faire votre fortune à la lotèrie; et pour vous inspirer le desir de suivre sa méthode, il offre une misère sans pareille. Le bon conseil que je leur donnerois, ce seroit de faire leur fortune, avant que de vouloir faire celle des autres. Ainsi vous voyez que je ne suis pas facile à me laisser attraper. Cependant, comme je n'ai jamais vu votre déesse, je veux savoir ce qu'elle me dira.

LE GRAND-PRETRE.

Vous ne pouvez point la voir...

LA BABILLARDE.

Comment je ne pourrai point la voir? Vous avez donc eu aussi intention de m'attraper? mais vous êtes encore plus juste que bien des personnes qui se mêlent de sortilèges, car ils commencent par vous faire donner de l'argent, et après, vous renvoient fort mécontens.

LE GRAND-PRETRE.

Pardon, madame; mais vous ne me donnez pas le tems....

LA BABILLARDE.

Quel tems voulez-vous que je vous donne? Ne devez-vous pas être toujours prêts à reçevoir votre monde, puisque vous êtes ici exprès pour cela?

LE GRAND-PRETRE.

Mais permettez-moi de vous dire...

LA BABILLARDE.

Que voulez-vous dire? Je ne suis pas venue ici pour entendre, j'y suis venue pour voir.

LE GRAND-PRETRE.

Eh bien! madame, vous ne verrez rien.

LA BABILLARDE.

Je ne verrai rien? me croyez-vous donc aveugle?

J'ai encore mes deux yeux quoiqu'ils soient un peu petits, c'est une preuve qu'ils n'ont pas été faits aux dépens de personne, et cela ne m'empêche pas d'y voir aussi clair que la plûpart de vos jeunes gens qui portent des lunettes aussitôt qu'ils ont attrapés quinze ans. Ils ne sauroient marcher qu'ils n'en ayent une paire sur le nez. Mais je crois bien qu'ils ont l'esprit plus faible que la vue.

LE GRAND-PRETRE.

Mais, madame, de grace daignez m'apprendre....

LA BABILLARDE.

Quoi! vous apprendre!... ah! ah! ah! celui-là est plaisant! que je vous apprenne! et moi qui viens ici pour que vous m'appreniez si mon sort changera bientôt. Je viens pour voir votre déesse, vous me dites que je ne verrai rien. Tout ce que je vois, c'est que j'ai perdu mon tems, je suis bien fâchée d'être venue.

LE GRAND-PRETRE.

Vous n'aurez point perdu votre tems, si vous voulez m'écouter...

LA BABILLARDE.

Quoi! vous écouter? C'est-à-dire qu'avec vous, il ne faut point d'yeux, il ne faut que des oreilles?

LE GRAND-PRETRE.

Pardonnez-moi, madame, il faut des yeux et des oreilles, mais il ne faut point de langue.

LA BABILLARDE.

Vous verrez que quand je sortirai, il faudra que je laisse la mienne à la maison.

LE GRAND-PRETRE.

Puisque vous avez tant envie de parler...

LA BABILLARDE.

Moi, j'ai envie de parler? point du tout. C'est vous qui m'y forcez.

LE GRAND-PRETRE.

Vous ne vous faites pas un effort bien grand.

LA BABILLARDE.

Je ne dois point garder le silence puisque je suis venue pour consulter votre déesse, je ne la consulterai pas en pantomimes?

LE GRAND-PRETRE.

Vous avez raison. Faites-nous donc votre demande?

LA BABILLARDE.

A la fin vous venez donc au fait. Il est bon que vous sachiez que je suis d'une famille au dessous même du médiocre; que mon pére et ma mère subsistoient du travail de leurs mains; ils ont pris grand soin de ne pas

m'élever dans la fainéantise. Je fus donc mise de bonne heure en métier chez une ouvriere en linge. Voyant que j'avois beaucoup d'intelligence, on me mit chez une couturiere où je ne manquai pas de développer mon habilité à saisir les gouts nouveaux, ce qui fit croire à mon père que je ferois de grand progrès dans les modes; je fus donc ouvriere en mode. Je fesois assez bien mes petites affaires. lorsque je commençois d'avoir un peu de fonds, j'épousai un tapissier qui n'étoit pas mal avancé. De nos deux boutiques, nous n'en fîmes plus qu'une. Nous faisions les plus beaux tours de lits, des ameublemens superbes. Comme nos affaires alloient leur train, j'entrepris aussi de revendre à la toilette, mon mari vint à mourir. je gardai ses trois états; cependant mon commerce fut moins étendu et de jour en jour, je sentis mes fonds s'altérer.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous êtes-vous remariée?

LA BABILLARDE.

Moi? Non. J'ai pris un homme parce qu'il faut faire comme les autres afin de ne point paroître ridicule.

LE GRAND-PRÊTRE.

Est-ce que vous n'avez pas été heureuse avec lui?

LA BABILLARDE.

Heureuse? Oui. Non. C'est-à-dire tantôt haut, tantôt bas. Je n'ai cependant pas trop à me plaindre; il y en avoit de plus heureuses et de plus malheureuses. D'ailleurs les hommes, c'est une marchandise si mêlée! la meilleure est souvent celle qui a le moins d'apparence. Quand on a pas d'expérience on s'en rapporte a l'apparence et l'on est quelquefois trompé. Je ne prétends pas dire par là que nous valions mieux qu'eux. les sabots et la pelle sont du même bois. Enfin il en a été ce qu'il en été. Je suis donc veuve et je tire mon épingle du jeu le mieux que je peux. Mais j'ai bien de la peine à présent depuis que le goût du beau et du bon est perdu; l'on ne porte plus que des colifichets sur lesquels il n'y a pas d'eau à boire. On ne s'entortille plus que de chiffons.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous avez tort. Les femmes n'ont jamais été si brillantes.

LA BABILLARDE.

Oui, en clinquant. C'est ce que l'on peut appeler belle montre et peu de rapport. Elles sont, il est vrai, couvertes de chaînes; mais ce sont de petites lames de cuivre fort minces. En dépouillant toutes les femmes de la ville, on trouveroit à peine de quoi faire un chaudron. au lieu qu'autrefois, pour la parure d'une femme, l'on

employoit plus de deux cents ouvriers ; ce qui faisoit aller le commerce. Nous gagnions plus sur le plus petit bijou d'or, que nous ne gagnons à présent sur tout un ajustement. L'on sait bien que l'or ne pousse pas ici ; mais l'étranger nous en fourniroit pour avoir de ces belles étoffes que nous fabriquions ; ces indiennes de Beauvais, ces toiles de Rouen, ces fameux draps de Louviers, ces excellentes soyeries de Lyon, ces linons de Picardie, etc. Il y a avec cela de quoi avoir tout l'or du Pérou ; par ce moyen, tout le monde peut vivre. Voilà le sujet qui me fait venir ici, pour savoir si nous pouvons espérer d'être plus heureux ?

(*Il paroît le mot oui.*)

LE GRAND-PRETRE.

Tenez, regardez ; la Déesse vous répond.

LA BABILLARDE.

Quoi ! c'est-là votre Déesse ? elle a l'air d'une fantasmagorie. C'est donc là sa réponse : *oui.* Si elle ne sait pas parler, elle sait écrire ; mais ses réponses sont laconiques.

LE GRAND-PRÊTRE.

Que voulez-vous de plus ?

LA BABILLARDE.

Puisqu'elle promet aux hommes de venir habiter parmi eux, lorsqu'ils seront meilleurs ; je serois bien aise, afin de me corriger, de savoir quels défauts elle me trouve ? (*il paroît le mot : la langue.*) Quoi, est-ce que je parle trop ? je ne m'en suis jamais apperçue. Enfin, Déesse, que faut-il donc pour vous plaire ? (*il paroît ces mots : garder le silence.*) Puisque vous le voulez, je vais faire tous mes efforts pour vous satisfaire. Cela ne m'empêche pas, Vénérable, de vous assurer que je suis bien sensible à la complaisance que vous avez eu de vouloir m'écouter, et vous prie de m'excuser mon emportement. Soyez assuré que ma reconnoissance restera gravée au fond de mon cœur, et je suis, pour la vie, votre très-humble servante.

SCENE XI.

LE GRAND-PRÊTRE, *seul.*

VOILA comme chacun est aveugle sur ses défauts, et c'est justement ce qui cause le malheur des hommes. Se croyant tous parfaits, ils trouvent ridicule ce qui n'est pas conforme à leur manière de voir, et se haïssent au point de briser entr'eux les liens de la société.

SCÈNE XVI.

ERASTE, LE GRAND-PRÊTRE.

ERASTE.

QUEL sort cruel ! Je ne sais plus que devenir! Mon seul recours est de consulter la déesse. Voici justement son interprête, abordons-le. Peut-on avoir un moment d'entretien avec vous ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Trés-volontiers. Je suis ici pour écouter tous les mortels qui viendront consulter la déesse.

ERASTE.

Sachez donc que je suis d'une bonne famille. Mon père m'a laissé une fortune assez considérable, et je suis le plus malheureux de tous les hommes.

LE GRAND-PRÊTRE.

C'est que vous ne savez pas faire usage de vos richesses.

ERASTE.

Ce que mon père m'a laissé, s'est évanoui en moins de trois ans.

LE GRAND-PRÊTRE.

Votre père vous avoit donc laissé peu de chose.

ERASTE.

Apparemment, puisqu'il ne me reste plus rien. Cependant d'après les hélas ! que chacun faisoit sur ma richesse, je croyois en avoir pour ma vie. J'avois douze mille livres de rente.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous avez douze mille livres de rente, et vous n'êtes pas heureux ? Combien de gens le seroient à moins !

ERASTE.

Vous ne m'entendez donc pas ? Je vous dis que je n'ai plus rien.

LE GRAND-PRÊTRE.

Comment ? vous avez mangé le fonds de douze mille francs en trois ans ?

ERASTE.

La première année j'en ai dépensé une partie pour me monter une maison. Il m'a fallu des chevaux, des voitures, des domestiques, tout cela coûte. J'avois beaucoup d'amis; vous pensez bien que l'on ne peut pas faire autrement que de leur donner à manger. Pour se mettre à l'ordre du jour, il a fallu courir les bals, entretenir des femmes, faire des parties de plaisirs aux environs de la capitale, se mon-

trer dans tous les lieux publics accompagné de plusieurs nymphes ; il falloit fréquenter les maisons de jeux ; elles sont si attrayantes, et il y en a en si grande quantité, que l'on peut, dans un jour, perdre le revenu d'un Crésus ; quant aux femmes, l'on auroit tort de se plaindre ; au moins elles vous donnent du plaisir pour votre argent ; entre autres il en est une que je regrette un peu : elle étoit vive, enjouée, mais où la trouver ? Et savoir encore si elle me reconnoitroit dans l'état où je suis, car il en est plus d'une qui m'ont oublié entièrement, voyant que je ne pouvois plus fournir à leur plaisir. Cependant je crois que Roselinde m'aimoit véritablement.

LE GRAND-PRÊTRE.

Roselinde, dites-vous ? Vous vous nommez sans doute Eraste ?

ERASTE.

Oui.

LE GRAND-PRÊTRE.

J'ai vu votre Roselinde : elle soupire encore pour vous. Cependant je ne crois pas qu'elle soit disposée à recevoir votre main, si vous n'avez au moins de quoi la faire subsister.

ERASTE.

Il me reste encore une ressource. J'ai des parens riches ; je vais invoquer la déesse pour qu'elle les engage à me faire une pension, afin de tenir un rang qui ne puisse les déshonorer.

LE GRAND-PRÊTRE.

Je ne crois pas que la déesse vous soit favorable. Si ceux qui par leur economie se sont réservés une honnête aisance, étoient obligés de réparer le tort des autres, ils se verroient bientôt dans la plus affreuse misère. Dans ce monde chacun porte son fardeau. C'est à vous de porter le votre : le tort est de votre côté.

ERASTE.

Comment ferai-je pour les réparer ? et par quels moyens ? (*Il paroit ces mots :* Par le travail.

LE GRAND-PRÊTRE.

Tenez, regardez ; la déesse vous prescrit vos devoirs.

ERASTE.

Je serai soumis à votre volonté. Je vais de ce pas faire usage des talens que la sagesse de mes pères m'ont forcé d'acquérir. Je suis bien votre serviteur. Je viendrai de tems en tems vous marquer ma reconnoissance.

SCÈNE XIII.

LE GRAND-PRÊTRE, *seul.*

En voilà un dont on peut espérer encore quelque chose. Voici deux jeunes gens qui s'approchent : écoutons leur conversation.

SCÈNE XIV.

PHILINTE, JULIE, LE GRAND-PRÊTRE.

JULIE.

Je serois curieuse de savoir de l'oracle quel sera notre sort ?

PHILINTE.

Aussi épris de vous que vous êtes sensible à mon amitié, je désirerois savoir si le bonheur que nous nous proposons, n'éprouvera point de disgrace... Voilà le Grand-Prêtre... mais je n'ose en approcher.

JULIE.

Pourquoi donc ?

PHILINTE.

Il a une barbe qui me fait trembler.

JULIE.

Bon ! est-ce qu'il faut qu'un garçon soit si timide. Je ne suis qu'une fille, mais un homme ne me fait point peur.

LE GRAND-PRÊTRE, *à part.*

Quelle petite dégourdie !

PHILINTE.

Eh bien ! parlez-lui vous-même.

LE GRAND-PRÊTRE.

Que voulez-vous mes enfans ?

JULIE.

Nous sommes deux voisins. L'habitude que nous avons contractée de nous voir, de rire, de jouer ensemble, a fait naître insensiblement en nous une ardeur sympathique qui fait qu'aujourd'hui nous nous aimons au-delà de toute expression.

LE GRAND-PRETRE.

Vous faites bien de vous aimer. L'amitié est un sentiment du cœur, sans lequel il n'est point d'union parfaite.

JULIE.

C'est que nous avons dessein de contracter ensemble

LE GRAND-PRÊTRE.

Que voulez-vous dire?

JULIE.

Que nous voudrions savoir si l'on nous mariera bientôt?

LE GRAND-PRÊTRE.

Comment! à l'age que vous avez, vous pensez au mariage?

PHILINTE.

Pourquoi pas? On en marie qui sont bien plus vieux que nous.

LE GRAND-PRÊTRE.

Cela est vrai. Mais comme il faut pour la conduite d'un ménage, savoir des choses qui ne sont pas encore à votre portée, il est très essentiel de commencer à vous instruire.

PHILINTE.

Que voudroit-on exiger de nous?

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous allez l'apprendre... Daignez prescrire à ces tendres enfans l'occupation qui leur est utile et nécessaire. (*elle jette sur le théâtre un livre et un ouvrage de broderie que le Grand-Prêtre leur donne.*)

JULIE.

Quoi! Que je m'amuse à broder? Ah! l'ennuyeux passe-tems! cela me fatigue la vue, cela me donne des vapeurs. Gardez votre ouvrage. (*elle le donne au Grand-Prêtre.*)

PHILINTE.

Un rudiment! Que ce livre là est bien nommé! je n'ai jamais rien trouvé de si rude à apprendre. Donnez-moi une occupation plus amusante?

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous voyez juste divinité, combien ces enfans ont d'aversion pour le travail! Daignez répondre à leurs vœux en leur présentant ce qui peut leur être convenable.

JULIE.

Oh! c'est bien dit cela; vous allez m'y voir consentir de bon cœur.

PHILINTE.

Et moi de même.

(*elle jette des verges que le Grand-Prêtre leur présente.*)

JULIE ET PHILINTE.

Des verges!

LE GRAND-PRÊTRE.

Oui c'est ce qu'on employe envers les personnes de votre age pour corriger les mépris qu'elles font d'une éducation utile et de nos sages remontrances.

PHILINTE.

Vous me voyez confus, et je suis prêt à me conformer

à tout ce que la Déesse me prescrira.

JULIE.

Et moi de même. Soyez assuré de mon repentir. Vous me voyez au désespoir d'avoir pu m'écarter un instant des principes de la bienséance. Je ferai tout pour réparer mes torts.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous voyez, Déesse, la soumission de ces deux aimables enfans. Soyez moins sévère envers eux ; ils promettent d'exécuter vos ordres (*elle donne une épée et une quenouille*) *Au garçon.* Tenez, vous, voilà une épée, servez-vous en contre les ennemis de votre patrie. *A la fille.* Et vous voilà une quenouille. Souvenez-vous que cet attribut est celui du travail, que c'est le premier, le plus utile de tous les instrumens puisque sans lui nous n'aurions point de quoi nous garantir des rigueurs des saisons nous n'aurions point de voiles aux navires, et par conséquent notre commerce seroit plus borné.

JULIE.

Je ne négligerai point vos sages avis ; et je cours me jetter dans les bras de ma mère afin qu'en suivant ses maximes, je n'oublie point les vôtres.

PHILINTE.

Adieu, ma chère Julie, je vais remplir ma destinée. Conservez-moi votre amitié, je reviendrai couvert de gloire déposer à vos pieds les lauriers de la victoire.

JULIE.

Adieu mon cher Philinte, à votre retour je vous couronnerai des mirthes de l'Amour.

SCÈNE XV.

LE GRAND-PRÊTRE, *seul.*

Ces enfans ont le cœur excellent ; il ne s'agit que de les bien cultiver ; et je suis presque persuadé qu'ils ne feront point déshonneur à ceux qui prendront soin de leur éducation... Voici encore quelqu'un.

SCENE XVI.

UN FINANCIER, LE GRAND-PRÊTRE.

LE FINANCIER.

Ah ! voilà donc le vénérable. Dites-moi un peu, je vous cherche. On dit que vous voulez rendre les hommes heureux ?

LE GRAND-PRETRE.

S'il étoit en mon pouvoir, je ne négligerois rien pour y parvenir.

LE FINANCIER.

Si vous n'avez pas ce pouvoir, pourquoi faites-vous donc venir le monde à votre tribunal ; car vous avez l'air d'un juge en dernier ressort.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ce n'est pas moi qui juge, c'est la Déesse Astrée.

LE FINANCIER.

Qu'est-ce que c'est que votre Déesse ? est-ce une femme ou un homme ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Elle est du sexe féminin.

LE FINANCIER.

Une femme qui juge ! je suis sûr de ma cause. Avec de l'argent, l'on en fait ce que l'on veut.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous en jugez apparemment par celles que vous avez fréquenté. Permettez-moi de vous dire qu'elles ne se ressemblent pas toutes. Il en est que l'on ne peut corrompre même avec de l'argent. Notre Déesse est l'amie des hommes, mais de ceux qui sont justes.

LE FINANCIER.

Tout cela est fort bon ; mais venons au fait. Je ne suis pas content. Je m'ennuie et je voudrois que votre Déesse m'enseigna un moyen de m'amuser.

LE GRAND-PRETRE.

Sont-ce des chagrins domestiques qui vous causent cet ennui ?

LE FINANCIER.

Mes domestiques ? quand ils m'ennuyent, je les chasse.

LE GRAND-PRÊTRE.

Quel commerce faites-vous donc ?

LE FINANCIER.

Moi ? je ne fais rien. Je bois, je mange, je dors, je me promène, je rode de bals en bals, de cafés en cafés ; je n'y vois que des figures qui m'attristent.

LE GRAND-PRETRE.

C'est-à-dire que vous ne trouvez rien de votre goût ?

LE FINANCIER.

Ma foi, non. Tel que vous me voyez, je suis riche, eh bien ! je ne sais que faire de mon argent.

LE GRAND-PRETRE.

Vous êtes riche ? je ne m'en serois jamais douté, en vous voyant dans cet équipage.

LE FINANCIER.

Quoi, que me manque-t-il donc ?

LE GRAND-PRETRE.

Votre costume n'annonce pas un homme opulent.

LE FINANCIER.

C'est la mode. Voudriez-vous pas que je porte des habits brodés ou couvert de dorures, l'on me prendroit pour un homme de l'ancien régime, on se moqueroit de moi.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous trouveriez moyen de placer votre argent, en faisant travailler les artisans.

LE FINANCIER.

Non. J'aime mieux les feux d'artifice, cela fait du bruit, du fracas; ça me réjouit.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous avez du plaisir à voir votre argent s'en aller en fumée.

LE FINANCIER.

Oui. Mais cela m'ennuie encore, c'est toujours la même chose.

LE GRAND-PRÊTRE.

La peine que vous avez eu, en gagnant vos richesses, vous rendoit plus heureux.

LE FINANCIER.

Moi? Je n'ai pas eu de peines. Ça m'est venu sans y penser, J'ai acheté et j'ai vendu avec de gros gains. Celui qui avoit besoin de moi, venoit me trouver. Je lui ai rendu service, falloit bien qu'il me paye. Je me suis fait une réputation si étendue que je ne savois plus à qui répondre.

LE GRAND-PRETRE.

Cela a du vous amuser?

LE FINANCIER.

Non pas du tout. Ce n'étoit plus que de petites affaires: il n'y avoit pas d'eau à boire. J'ai tout abandonné, et je cherche les moyens de m'amuser en dépensant mon argent. Je me creuse la cervelle pour en venir à bout, et je ne peux pas y parvenir; c'est pourquoi je suis venu voir votre déesse pour savoir ce qu'elle me dira.

LE GRAND-PRETRE.

Puissante déesse, enseignez, je vous prie, l'usage que ce mortel doit faire de ses richesses? Comment il doit les répandre? (*Il paroît ces mots :* Sur l'indigent).

LE FINANCIER.

Sur l'ndigent? Par exemple, voilà une idée qui ne m'étoit jamais venue. Je vous suis obligé, déesse: je cours de ce pas essayer de votre conseil. Je crois que j'y trouverai du plaisir, quand je verrai tous ces malheureux se réjouir et me combler de bénédictions. Que je suis donc fâché de n'y avoir pas pensé plutôt! Que de jolis momens j'ai perdu! courrons.

SCÈNE XVII.

LE GRAND-PRÊTRE, *seul.*

Allons, courage. Je crois que nous ne perdrons pas notre tems ; et que par le stratagême de la déesse, nous parviendrons à corriger les hommes de leurs défauts.

SCÈNE XVIII.

LA POISSARDE, LE GRAND-PRÊTRE.

LA POISSARDE, *dans la coulisse.*

A la barque ! à la barque ! y sont tout en vie, à trois sols la douzaine. (*En entrant*). Eh ben ! ous-ce qu'alle est donc ste belle astre ? La verrons-je ti, ou si je ne la verrons pas ? C'est-ti vous monsieur le Grand-Prêtre qu'allez nous la montrer ?

LE GRAND-PRETRE.

Oui, ma chère enfant.

LA POISSARDE.

Quiens, son enfant ! Eh ! depuis quand donc les prêtres ont des enfans.

LE GRAND-PRETRE.

Vous ne me comprenez pas. C'est le langage de l'aménité, de la douceur.

LA POISSARDE.

Eh bien ! monsieur de la douceur, parlez, expliquez-vous.

LE GRAND-PRETRE.

Mais c'est à vous à vous expliquer. Vous êtes sans doute venue pour consulter la déesse ?

LA POISSARDE.

Eh ! vraiment oui, je sommes venue exprès pour ça ; et je vous dirons que je sommes une pauvre femme qui a bien de la peine à vivre. Quand je dis de la peine à vivre, si j'avions de quoi, je le mangerions aussi ben tout comme un autre ; mais à présent, tout va de mal en pis. Autrefois, dans un tour de main, je gagnions de quoi boire bouteille ; et à c't'heure, je marchons toute la journée, et je n'gagnons tant seulement pas pour avoir des souliers ; je sommes obligée de porter des sabots. J'avons voulu rester en place, mais je n'y voyons plus venir de ces gros ventres qui s'engraissions aux dépens des autres ; il n'y a plus que ces restaurateurs à qui il faudroit faire

crédit, parce qui disons que leux pratiques ne les payent pas. Je les plains ben, ils revendons leux dîners jusqu'à trois fois : c'est ben le diable ! si ils n'y trouvent pas leur compte ; et de c't'affaire-là, c'est toujours nous qui portons la hotte.

LE GRAND-PRETRE.

Ma chère, prenez patience.

LA POISSARDE.

Tiens, patience. C'est ben aisé à dire à ceux qui ne manquent de rien ; mais ventre affamé n'a pas d'oreilles. Depuis le tems que vous nous dites que l'abondance redeviendra quand les hommes ne seront plus si méchans ; qu'est-ce qu'on a à nous reprocher à nous ? Je devons t'i porter les fautes des autres ? Est-ce t'i nous qui faisons le commerce de l'agiotage, afin de rendre l'argent plus rare.

LE GRAND-PRETRE.

Soyez tranquille, il va luire pour vous un ciel plus sérein.

LA POISSARDE.

C'est-t'i le ciel qui rendra les hommes meilleurs ? qu'est-ce que ça lui fait à lui ? le soleil luit pour tout le monde. Je manquons-t'i de queuque chose su terre ? Il n'y a pas de ciel qui tienne, il ne faut que de la bonne volonté ; je n'en manquons pas pour rendre service à notre prochain ; et c't'i-là qui ne voudra pas faire comme nous, il n'y aura qu'à le rayer de dessus la liste des honnêtes gens ; quand y verra qu'on le laissera tout seul dans un coin, il sera ben forcé de faire comme les autres ; et il sera bon malgré lui.

LE GRAND-PRETRE.

Ma bonne vous décidez selon votre maniére de voir, mais c'est à savoir si vous voyez juste, c'est à la déesse à prononcer.

LA PGISSARDE.

Quiens ! la v'là : je ne l'avions pas encore dévisagée. Eh ben ! parlez pis que vous êtes plantée là pour ça.

LE GRAND-PRRTRE.

Expliquez-vous déesse ? (*Il paroît ces mots* : elle a raison).

LA POISSARDE.

Elle a raison. Allons, vous étes encore une bonne diablesse, vous. Vous viendrez avec nous dans la petite charette. Excusez, madame le nuage, c'est que je parlons comme j'avons été apprise ; mais je n'en ons pas moins le cœur sur la main, et je sommes ben votre très-humble servante. Je nous en allons toute joyeuse annoncer ça à nos camarades de ce marché.

LA MORT DE MOLIÈRE,

PIECE HISTORIQUE,

EN QUATRE ACTES EN VERS,

ET A SPECTACLE;

Par C. PALMEZEAUX;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Jeunes Elèves, le 29 Pluviôse, an 10.

PRIX UN FRANC CINQ DÉCIMES.



A PARIS,

Chez HUGELET, Imprimeur, rue des Fossés-St.-Jacques, N° 4, près l'Estrapade, Division de l'Observatoire.

AN X. — M.DCCC.II.

AVIS DES EDITEURS.

Cette Pièce fut reçue à la Comédie Française le 31 Janvier 1788. L'auteur dit, dans la préface de la première édition, que pour prendre date il la faisait imprimer; elle parut imprimée en effet dans le courant de la même année. Tous les journalistes d'alors en rendirent compte & en firent plus ou moins l'éloge, plus ou moins la critique. Les auteurs du journal de Paris, qui ont toujours été de bons juges en matière de littérature, en parlèrent de la sorte dans la feuille du 9 Août 1788.

« Le succès qu'a obtenu *la Maison de Molière*, représentée l'année dernière sur le théâtre Français a fait naître, sans doute, l'idée de la pièce que nous annonçons. Une courte analyse mettra le public à portée de juger si Molière mourant doit être mis à côté de la Maison de Molière.

» La scène se passe dans la maison de ce grand homme, au moment où sa comédie du *Malade imaginaire*, sa dernière pièce, jouit du succès le plus brillant; il en a prêté le manuscrit à son ami Chapelle qui ne l'a point vu représenter & qui lui-même a laissé à Molière une comédie de sa composition intitulée : l'*Insouciant*. Molière ouvre la scène en se promenant à grands pas, impatienté de ce que Chapelle ne lui rapporte pas le manuscrit dont il a le plus grand besoin. En attendant qu'il arrive, il s'assied auprès d'une table, lit tout bas les premières scènes de l'*Insouciant*, & voici le jugement qu'il en porte :

De l'esprit, de l'esprit, comme à son ordinaire !
(*se remettant à lire tout bas.*)
Encore de l'esprit, des traits vifs & brillants,
Des détails fins, légers, & des portraits saillants;
Un jargon de ruelle, un ton de *persifflage*,
Qui sans doute des sots obtiendra le suffrage;
Mais pas le sens commun, pas l'ombre de raison;
Et de grands sentimens toujours hors de saison.
Croit-il, mon pauvre ami, que pour la comédie
L'esprit soit suffisant? Du bon sens, du génie,
Voilà, voilà sur-tout, les dons qu'il faut avoir.
Tel qu'il est, en un mot, l'homme cherche à savoir,

Et non tel qu'on l'a peint dans cette œuvre infidèle.
Qui manque la copie est sifflé du modèle.
Je ne répondrais point que cet ouvrage là
Ne réussit, pourtant, qu'il ne plût, & voilà
Comme de beaux esprits, membres d'académies,
Quand je ne serai plus, feront des comédies!
Ils uniront ensemble, & l'esprit & le cœur,
La nature & l'amour, la peine & le bonheur:
Leurs vers tout hérissés d'antithèses pointues,
Rediront ce qu'ont dit, en phrases rebatues,
Vizé, Balzac, Voiture & monsieur Trissotin,
Grands auteurs dont on sait le malheureux destin.....

„ On sent bien que Molière n'a pas pu dire toutes ces choses & employer le mot de *persifflage*, qui n'existait pas de son temps; mais le fond de ce couplet est très-judicieux, & on y trouve des vers heureux, tel que celui-ci:

Qui manque la copie est sifflé du modèle.

„ Chapelle arrive en fredonnant un air à boire, il rend à Molière le manuscrit du *Malade imaginaire*, & lui fait de cette pièce un éloge franc & naïf. Molière, non moins vrai que son ami, lui dit que l'*Insouciant* est une mauvaise pièce, & Chapelle ne se tenant pas pour battu, desire qu'elle soit lue à la bonne servante Laforêt, comme un ouvrage de son maître: la proposition est acceptée; mais à peine Molière a lu une vingtaine de vers de l'*Insouciant*, que Laforêt, qui n'y comprend rien, baille à plusieurs reprises & s'endort même, quoiqu'elle soit debout. Molière s'interrompt pour rire de l'attitude ingénue; Chapelle en rit de même de tout son cœur. On réveille la bonne servante; & les deux amis étant restés seuls, Molière conseille à Chapelle de choisir des sujets plus heureux, & lui donne, sur l'art de la comédie, de fort bonnes leçons. Chapelle lui dit:

Je suivrais ces conseils, par la raison dictés,
Mais les sujets *majeurs* vous les avez traités.
Un caractère neuf est devenu si rare!
Les pédans, les fâcheux, l'hypocrite, l'avare,
Le Bourgeois Gentilhomme & les tuteurs jaloux,
Le Misantrope, enfin, qui les surpasse tous.....
Que reste-t-il encore après de tels modèles?

MOLIERE.

Ce qu'il reste? du beau les sources immortelles

Ne s'épuisent jamais, & l'esprit créateur
Moissonne, où glanerait un médiocre auteur.
Ai-je peint l'envieux à l'œil cave, au teint blême,
Qui se meurt des poisons qu'il distile lui-même ?
Et ces nobles altiers, qui, tirans sous nos rois,
De l'humanité sainte ont usurpé les droits ;
Qui traînent dans les cours des noms qu'ils déshonorent,
Et pour mieux s'illustrer, l'un l'autre se dévorent ?
Ai-je peint ces traitans qu'on voit avec éclat
Enfler leur cofre-fort des trésors de l'état,
Et qui meurent du luxe & martyrs & victimes ?
De l'avide joueur ai-je tracé les crimes ?
Ceux de l'ambitieux ? Ceux du vil séducteur,
De l'adroit courtisan, de l'ingrat, du flatteur,
De mille autres encor, &c.

» Toutes les situations de cette pièce sont prises dans *la vie de Molière*, que l'auteur a suivie fidèlement ; il suffira d'en donner une idée : on sait que Molière, quelque temps avant sa mort, fut attaqué d'une toux opiniâtre, qui en fut pour ainsi dire l'avant coureur. Il veut, malgré cette toux, jouer ce jour même le rôle d'Argant dans le *Malade imaginaire;* sa femme, sa fille, son ami Chapelle & son camarade Baron, employent toute leur éloquence pour le dissuader de ce projet; il répond que son devoir est de jouer, & que, d'ailleurs, il y a dans sa troupe une vingtaine de malheureux ouvriers qui manqueraient de pain si la nouveauté n'est point représentée, & il vole au théâtre presque sûr d'y trouver la mort. Il revient dans le troisième acte pâle, défiguré & soutenu par Baron & sa fille ; leurs soins lui rendent une partie de ses premières forces ; mais il est obligé de rentrer dans son appartement, & quelque momens après le duc de Montausier vient lui-même pour savoir de ses nouvelles : il est suivi de l'hypocrite Pirlon, avec lequel il a une scène intéressante, que nous regrettons de ne pouvoir pas rapporter. On apporte enfin sur le théâtre le portrait que Mignard a fait de Molière son ami : Cette image chérie augmente les inquiétudes de la fille de Molière sur l'état de son père : elle adresse au tableau une apostrophe, interrompue par l'arrivée de Chapelle & de plusieurs acteurs qui viennent, les larmes aux yeux, annoncer que Molière n'est plus. Cet ouvrage a quelques défauts ; mais nous devons avouer que le caractère de Molière est très-bien

conçu & très-bien soutenu ; celui de Chapelle est plus vrai & plus intéressant que dans *La Maison de Molière ;* il y a d'ailleurs dans l'ouvrage des vers très-heureux comme on a pu le voir par ceux que nous avons cités : & la scène de Laforêt, qui dort toute debout, pourrait produire au théâtre un effet très-comique. »

Les auteurs du journal de Paris ne se sont point trompés, *La Mort de Molière* a été représentée à Genêve, à Dijon, à Bordeaux, à Lyon, à Marseille, à Reims, à Toulouse, &c. & par-tout la scène de Laforêt qui dort a produit l'effet le plus comique. Nous ne doutons pas qu'elle n'eut le même succès à Paris, si quelque grand théâtre de cette grande ville voulait s'emparer de cette pièce & la faire représenter avec le soin qu'elle mérite. On nous a dit qu'elle avait été jouée une seule fois sur le théâtre de Molière rue St-Martin (*) & que les spectateurs l'avaient vivement applaudie : pourquoi n'aurait-elle pas le même sort au théâtre de la rue de Louvois, sur celui de la République ? Ce qui nous porte à croire qu'elle y serait bien accueillie, c'est la lettre que le célèbre Molé écrivit à l'auteur, & que nous allons transcrire en entier, parce qu'elle honore autant celui qui l'a écrite que celui à qui elle est adressée.

Lettre de MOLÉ à l'auteur.

« *Combien je regrette, monsieur, d'avoir tant tardé à* » *lire* La Mort de Molière ! *La pièce vient de me faire le* » *plus grand plaisir ; beau style, conduite simple, doux* » *intérêt, cet ouvrage, ou je me trompe, doit faire* » *autant d'honneur à Molière & à la comédie, que de* » *plaisir au public ! Oui, oui, je jouerai Molière, je* » *tâcherai de m'élever jusqu'à ce sublime personnage. Il* » *a un point de difficulté assez rare : c'est une teinte de* » *faible santé sur tout le rôle & à la dernière scène ; la* » *gaieté philosophe d'un homme prêt à mourir jointe au* » *genre de naturel de Molière, tout cela fait un grand* » *engagement vis-à-vis de l'auteur & du public. Si je*

(*) Ce théâtre ayant été fermé le 30 Ventôse de l'an 5, les représentations de cette pièce ont été interrompues.

» n'ai pas le bonheur de surmonter ces difficultés, j'ai au » moins le mérite de les connaître & de les craindre, » mais je m'en fie à mon zèle qui m'a quelquefois b en » servi, & cette pièce m'en paraît mériter un de sen- » timent véritable. J'ai l'honneur d'être &c. »

Mardi 12 *Août* 1788.

La difficulté dont parle Molé dans sa lettre spirituelle a été sentie par tous les acteurs qui ont joué le rôle principal de *la Mort de Molière*, mais la plupart en ont triomphé; entr'autre monsieur Chazel à Valencienne & monsieur Féréol à Reims, où il a embelli ce rôle de toutes les grâces d'un talent noble, véhément & délicat.

L'auteur a ajouté à sa pièce un quatrième acte qui pourrait être intitulé *l'Apothéose de Molière*, & qui fait de l'effet à la représentation lorsque les costumes y sont bien observés, lorsque le Parnasse n'y est point éclairé par quelques mauvais lampions, & que les Muses & Appollon y paraissent avec l'éclat & la majesté qui leur conviennent. *La Mort de Molière*, cependant, a été & peut être encore représentée sans le quatrième acte, & nous en prévenons messieurs les directeurs de spectacles, afin qu'ils ne se privent pas des trois premiers, supposé qu'ils n'aient pas dans leurs magasins assez d'habits & de décorations pour faire jouer la pièce entière.

P. S. Nous avions à peine achevé d'écrire cet *AVIS* qu'on nous a appris que *la Mort de Molière* venait d'être représentée avec beaucoup de succès à Paris sur le théâtre des jeunes Élèves. Nous avons appris que les directeurs de ce petit théâtre, qui ne négligent rien de ce qui peut plaire au Public, y avaient mis beaucoup de soin & de zèle, que tous les acteurs avaient parfaitement joué, & que le citoyen Belval entr'autres avait montré dans le rôle de Molière une intelligence supérieure.

Paris, 9 *Ventôse an X.*

AU RÉDACTEUR DU COURRIER DES SPECTACLES.

CITOYEN RÉDACTEUR,

Vous dites dans votre feuille du 30 Pluviôse dernier que la veille c'est-à-dire le 29 Pluviôse, on a représenté sur le théâtre des jeunes

Elèves, rue de Thionville, une pièce en l'honneur de Molière, intitulée : *Il n'est plus !* et qu'elle a obtenu un *succès brillant et mérité*. Vous semblez le lendemain affaiblir cet éloge & même le rétracter en disant que toutes les pièces où l'on fait parler des hommes célèbres sont ordinairement assez froides, & qu'il est difficile qu'elles inspirent beaucoup d'intérêt. Permettez-moi de n'être point de votre avis par respect pour votre avis même. Comment pourroit-il se faire en effet que la pièce en trois actes en vers, intitulée : *Il n'est plus*, ou *la Mort de Molière*, fut froide & sans intérêt, puisque de votre aveu elle a obtenu à la première représentation un succès *brillant et mérité*.

Je conviens avec vous qu'il y a des personnages célèbres qui sont froids au théâtre, tel a paru le bon la Fontaine, lorsqu'on a voulu le représenter au théâtre du Vaudeville ; la Fontaine, vous le savez, étoit un bon-homme assez indifférent sur toutes les choses de la vie, mais Molière étoit passionné pour la vertu, pour la gloire, pour l'humanité, pour ses amis, pour sa femme, &c..... & des hommes semblables sont-ils jamais froids au théâtre ? Malheserbes, dans le Voyageur inconnu, l'Abbé de l'Epée, dans la pièce de ce nom, & sur-tout Henri IV, dans la Partie de Chasse, n'ont-ils inspiré aucun intérêt ? Ne les voit-on pas tous les jours avec le plus vif plaisir, & ne partage-t-on pas toutes leurs affections & toutes leurs peines ?

Le citoyen Cubières-Palmézeaux a eu un avantage sur les auteurs des pièces que je viens de citer ; Molière étoit misantrope & un peu brusque, & cette nuance de caractère ne produit elle pas le plus grand effet dans *le Bourru bienfaisant*, dans l'*Amant bourru*, & sur-tout dans *le Misantrope ?* Reste à savoir, me direz-vous, si le citoyen Cubières a bien tiré parti de son sujet ; c'est vous-même qui avez décidé la question, citoyen Rédacteur, en disant que *la Mort de Molière* avoit eu un succès brillant & mérité. De quelle manière, en effet, Molière est-il peint dans cette pièce ? comme père, comme époux, comme ami, comme poëte, comme directeur de troupe, &c. Aucune nuance de son caractère n'y est oubliée, & toutes m'y paroissent fondues avec un art admirable & une chaleur d'expression qui ne pouvoit appartenir qu'à Molière lui-même ? La plaisanterie n'y est point omise malgré l'intérêt pressent qui y règne. La scène du 3me acte, où Molière, prêt à mourir, ne s'inquiète point de sa propre santé, mais de celle du docteur Mauvilain son ami, & lui demande le premier comment il se porte ; toute cette scène est d'un excellent comique & m'a paru tracée de main de maître. Salut & estime. QUINEY.

LETTRE

SCÈNE XIX.

LE GRAND-PRÊTRE, *seul.*

En voici une qui n'a pas été difficile à contenter. Il ne s'agissoit que de lui donner raison. L'espérance du bonheur la rend aussi joyeuse que le bonheur même.

SCENE XX.

L'IVROGNE, LE GRAND-PRÊTRE.

L'IVROGNE.

Quel diable de chemin ils m'ont fait faire, et sans trouver un cabaret où l'on puisse se rafraîchir.

LE GRAND-PRETRE.

Voilà un homme auquel il me sera très-difficile de me faire comprendre. Que demandez-vous?

L'IVROGNE.

Eh! bonjour, le père aux autres. Je suis charmé de vous rencontrer.

LE GRAND-PRETRE.

Que puis-je pour vous?

L'IVROGNE.

On dit que c'est vous qui avez les clefs de la maison où demeure la belle Astrée; que vous la montrez aujourd'hui à tout le monde, et je viens pour que vous me fassiez voir cette curiosité-là.

LE GRAND-PRETRE.

Mon ami, vous n'êtes pas dans une situation à pouvoir jouir de sa présence. Elle ne se montre qu'aux mortels qui sont raisonnables.

L'IVROGNE.

Est-ce que vous me prenez pour un insensé? Apprenez qu'il n'y a pas d'homme plus raisonnable que moi.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous êtes dans un état qui ne le prouve guère.

L'IVROGNE.

Quant à mon état, on a toujours assez de raison pour le faire. Je suis un gagne-denier, et je l'ai pris pour ne pas faire comme bien d'autres, qui aiment mieux en prendre que d'en gagner.

LE GRAND-PRETRE.

Vous avez raison; mais votre état ne vous oblige pas de tomber dans l'excès du vin.

L'IVROGNE.

Le vin ne m'a jamais fait tomber. Quand cela m'ar-

rive ; c'est la faute des paveurs qui ne font pas leur métier comme il faut. Ils écartent les pavés les uns des autres pour gagner davantage, et qu'il y en entre moins dans la toise : ce qui fait des trous ; un honnête homme n'a pas toujours la friponnerie présente devant les yeux ; il marche droit son chemin, et il tombe dedans, au risque de se casser une jambe. Cependant, je n'ai pas sujet de me plaindre, je suis toujours tombé assez heureusement ; il n'y a jamais eu que le nez qui a porté.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous avez eu du bonheur.

L'IVROGNE.

Eh non ! vous vous trompez, je n'étois pas né pour être ce que je suis. Je suis fils d'un artiste assez distingué ; il m'a donné une éducation suffisante pour être un jour quelque chose. Mon commencement étoit bon ; mais la chance m'a tourné sur la gauche. Madame, la fortune ne marche pas toujours droit ; quand on est aveugle, on ne voit pas clair, et on fait les choses tout de travers. Ceux qui courent après elle ne l'attrappent pas toujours ; mon père m'a dit que, pour en être favorisé, il falloit travailler jour et nuit ; c'est ce que j'ai fait.

LE GRAND-PRÊTRE.

Eh bien, avez-vous réussi ?

L'IVROGNE.

Non, j'ai perdu mon tems, et j'ai eu le chagrin de voir quantité de gens qui ont fait comme moi, n'en pas être mieux récompensé.

LE GRAND-PRÊTRE.

Il faut avoir de la persévérance.

L'IVROGNE.

Oui, avec votre persévérance, on meurt de faim, tandis que l'on en voit tous les jours qui régorgent sur tout. Demandez-leur ce qu'ils ont fait, ils seroient bien embarassés de vous le dire ; et moi je le sais. Les uns sachant que la fortune étoit aveugle, ils ont couru après, l'ont flagornée, et ils ont obtenu d'elle ce qu'ils désiroient : d'autres se sont servis de la patte du chat pour tirer les marrons du feu. Comme chacun s'y porte en foule, les plus forts ont écrasé les autres, l'ont empoignée ; et ils courent avec elle comme si le diable les emportoit. Moi, qui ne suis pas de ce calibre-là, j'ai resté par-derrière ; et pour passer mon chagrin, je me suis jeté dans la bouteille.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous avez fort mal fait, et avec ce défaut vous courez les risques de ne jamais être favorisé par elle.

L'IVROGNE.

Eh bien ! je m'en moque. Mais revenons au sujet qui

m'a tant fait courir, pour voir ce que je n'ai jamais vu.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous allez être satisfait. Tournez-vous de ce côté.

L'IVROGNE.

Par où ? à droite ou à gauche ?

LE GRAND-PRETRE.

A droite.

L'IVROGNE.

Ah ! par-là... Quoi! c'est la votre déesse ? elle a l'air d'une pelote de neige. C'est égal: madame, je suis bien votre serviteur.

LE GRAND-PRÊTRE.

Que desirez-vous savoir d'elle ?

L'IVROGNE.

Elle va donc me parler ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Non : mais elle répondra à votre demande énigmatiquement.

L'IVROGNE.

Oui ? voyons donc. Déesse bienfaisante, puisque vous ne parlez que par signe, montrez m'en donc un qui m'apprenne comment je suis regardé dans le monde, si c'est comme un..... (*Il paroit ce mot :* Cochon). Comme un cochon ! Votre déesse n'est pas polie.

LE GRAND-PRETRE.

Elle dit la vérité.

L'IVROGNE.

Elle fait bien de ne pas se montrer, car à présent il ne faut plus dire la vérité, on fâcheroit trop de monde; mais avec moi, vous pouvez tout dire sans crainte de me fâcher. Suis-je honnête homme ? (*Il paroit ce mot :* Oui). Puisque cela est ainsi, je me moque du qu'en dira-t-on ; pauvreté vaut mieux que richesses sans honnêteté. (*Il paroit ces mots :* Bien penser). Allons me voilà raccommodé avec vous ; vous aimez les braves gens et moi aussi. A présent, dites-moi comment il faut être pour vous plaire. (*Il paroit le mot :* Sobre). Eh bien ! je vais aller dormir un somme, et je reviendrai pour vous voir.

LE GRAND-PRETRE.

Oui, mais ne vous y trompez pas, la déesse prétend que vous vous corrigiez entièrement du défaut de boire.

L'IVROGNE.

Si ce n'est que cela ce ne sera pas bien difficile. Je ne bois que pour noyer mon chagrin. Si le retour d'Astrée nous rend plus heureux, je pourrai de nouveau m'occuper des beaux arts, et je ne penserai plus à boire. Serviteur papa, et vous aussi déesse. Ah ! ah ! voilà de la compagnie qui vous vient : il faut que je voye tous ces originaux-là.

SCENE XXI ET DERNIERE.

Tous les Acteurs de la Pièce, excepté LE MARCHAND.

LA BABILLARDE.

Nous venons tous pour rendre hommage à la déesse, la remercier de ses bons conseils, et l'assurer que nous sommes fermement décidés à suivre ses avis, si elle veut se résoudre a venir habiter parmi nous.

LE FINANCIER, *arrivant.*

Ah bon! Je vous trouve rassemblés. Tenez, avez-vous besoin d'argent? En voilà. Faites chacun votre petit commerce. Tenez, prenez, tenez, prenez. (*Il donne de l'argent à tous les acteurs*).

« Le tonnerre gronde, le nuage remonte, laisse voir la » déesse accompagnée de la Loi et de la Paix ».

ASTRÉE.

Mortels, qu'en tout tems j'ai chéris, je suis contente de votre soumission à mes volontés. Je me rends à vos vœux. Je viens avec mes deux sœurs la Loi et la Paix habiter parmi vous. Mais souvenez-vous que si jamais vous nous forciez à nous éloigner, tous les malheurs vous accableroient, et rien ne pourroit désormais nous fléchir.

CHŒUR.

LE GRAND-PRÉTRE, ASTRÉE, *la* LOI *et la* PAIX.

AIMABLE Déesse, recevez leur amour.

CHŒUR.

Aimable déesse, recevez notre amour.

LE GRAND-PRETRE.

Leur allégresse peut se montrer en ce jour.

CHŒUR.

Notre allégresse peut se montrer en ce jour.

LE GRAND-PRETRE.

Chantez, chantez, bannissez les allarmes.

LE CHŒUR.

Chantons, chantons, banissons nos allarmes.

LE GRAND-PRETRE.

Astrée vient pour sécher vos larmes.

LE CHŒUR.

Astrée vient pour sécher nos larmes.

LE GRAND-PRETRE.

Vive à jamais ce jour heureux
Qui pour toujours va combler tous vos vœux.

CHŒUR FINAL.

Vive à jamais ce jour heureux
Qui pour toujours va combler tous nos vœux.

FIN.